

# L'étrangère de Mantinée

**Fabrice Moisan**

DANS **ANALYSE FREUDIENNE PRESSE** 2005/2 (N<sup>o</sup> 12), PAGES 167 À 177  
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1253-1472

ISBN 2749205905

DOI 10.3917/afp.012.0167

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2005-2-page-167.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Érès.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Fabrice Moisan

## *L'étrangère de Mantinée*

---

Dans *Le banquet* de Platon, quand vient le tour de Socrate de s'exprimer sur l'amour, celui-ci laisse de façon énigmatique la parole à une femme. Cette dernière est originaire de la ville de Mantinée, non loin de Sparte, au cœur du Péloponnèse. Savante douée de pouvoirs magiques, elle ne participe pas au banquet : les propos que cite Socrate ont été entendus des années auparavant alors qu'il suivait son enseignement.

À cet instant des festivités, les principaux convives, Phèdre, Pausanias, le médecin Eryximaque, le comique Aristophane – tous des hommes – ont pris la parole. Leur hôte, Agathon, vainqueur la veille du concours de tragédie, a enchaîné par une vaste envolée lyrique dont Socrate a pointé impitoyablement les faiblesses. Chacun attend la thèse du philosophe. Il fait alors intervenir Diotime.

« Oui, c'est elle, figurez-vous, qui m'a instruit des choses de l'amour. Eh bien, le discours que m'a tenu une pareille femme, je vais essayer de vous le rapporter <sup>1</sup>. » Que peut bien

---

1. Platon (428-347 av. J.-C.), *Le banquet*, Paris, Nathan, 1998, p. 75.



tout cas, et notre homme s'avise alors d'indiquer un remède : dès maintenant, louons Éros à tour de rôle.

Le ton docte, voire autoritaire, d'Eryximaque dissimule mal son inquiétude. Ne buvons pas trop, cette fois, faisons preuve de modération, s'empresse-t-il de recommander. Déjà, le cours des choses ne lui appartient plus. Aristophane persifle et se vexe, d'improbables convives rôdent aux portes de la maison, la parole suit son cours. Constatons ainsi, à rebours du postmodernisme en vogue, que la nature humaine traverse les siècles. En 416 av. J.-C., l'invitation à parler d'amour, sur prescription médicale et sur un divan, rencontre un succès certain.

Comment ne pas être « soufflé <sup>5</sup> » devant ce texte, sa cruauté, devant la survivance même de son scandale, transmis par d'austères générations de moines ? s'interroge Lacan en 1960. L'instant qu'il a en tête, celui autour duquel gravite tout son commentaire du *Banquet*, concerne, dans cette belle ordonnance de discours, le désordre qui, à la fin, surgit : l'entrée d'Alcibiade.

L'apport de Diotime est plus discret. Nul fracas, nulle déclaration tonitruante pour cette entrée-là où l'Histoire, les guerres, les trahisons, ont omis d'inscrire leur marque. Diotime interroge, enseigne, parle de l'amour et du désir. Son œuvre s'est tissée à l'arrière-plan de la scène du monde et ses actes n'ont eu d'effets que provisoires face à l'inéluctable. Mais, si Alcibiade enflamme, l'étrangère ne laisse pas tranquille.

À son tour, Lacan en interroge l'énigme. Il le fait en des termes savoureux : « Si vous me permettez une comparaison qui garde toute sa valeur ironique, supposez que j'aie à vous développer l'ensemble de ma doctrine sur l'analyse, verbalement ou par écrit peu importe, et que, ce faisant, à un tournant je passe la parole à Françoise Dolto, vous diriez : quand même, il y a quelque chose, pourquoi est-ce qu'il fait ça <sup>6</sup> ? »

5. J. Lacan, 1960, *Le transfert*, op. cit., p. 30.

6. J. Lacan, 1961, *Le transfert*, op. cit., p. 146.



en scène ce registre aussi brûlant que délicat, mais le *Phèdre* ne le fait-il pas tout autant ? Or, dans le *Phèdre*, Socrate déploie son approche maïeutique et il le fait en personne. Il en appelle certes au mythe, comme dans *Le banquet*. L'argument est cependant fragile : Platon n'y recourt-il pas en bien d'autres œuvres où il n'est pas question de l'amour ?

La deuxième difficulté est plus immédiate. Elle concerne le texte même du *Banquet* et le constat que Socrate y rencontrerait un écueil. Reprenons, en effet. Ressemble-t-il vraiment à une impasse de la méthode socratique ce point où Diotime prend le relais ? N'aurait-il pas une allure tout autre, ce point où, après avoir reculé pied à pied, l'habile manieur de mots Agathon lâche prise et s'exclame : « Socrate, moi je ne suis pas de taille à m'opposer à toi, qu'il en soit comme tu dis <sup>10</sup> » ?

Une allure de triomphe. En ce triomphe, la parole de l'étrangère s'élançait, évoquant bien plus la tribune offerte au vainqueur que la faillite d'une méthode. Reconnaissons d'ailleurs que, du point de vue de la psychanalyse, cette prétendue *Spaltung*-Diotime offrait une apparence étrange : quel rapport, ainsi, entre les raisonnements assurés de la « savante » mantinée et le phénomène radical de vacillation que Lacan pointe comme *fading* du sujet ?

Il nous semble donc hasardeux de définir Diotime comme discours dont Socrate n'assume pas les flottements. Lacan pourrait même s'exposer à quelque foudre – le souvenir de la psychanalyste italienne se profile – lorsque, dans la foulée d'un Wilamowitz affirmant le manque de sérieux de l'étrangère, il perçoit en ces termes l'attitude de l'élève philosophe envers celle qui le guide : « Amuse-toi ma fille, je t'écoute, cause toujours <sup>11</sup>. »

Ce serait quand même étonnant. En effet, avec Diotime, malgré les approximations, malgré ce caractère de « doxa » où s'énonce avec un brin d'ironie que la méthode n'a pas atteint

10. Platon (428-347 av. J.-C.), *Le banquet*, Paris, Rivages poche, 2005, p. 96.

11. J. Lacan, 1960, *Le transfert*, *op. cit.*, p. 146.



L'étrangère apporte aussi la réponse : « Sois-en sûr, Socrate : regarde un peu l'ambition des hommes, tu seras surpris de leur déraison si tu ne gardes pas à l'esprit ce que je t'ai dit, si tu ne songes pas au terrible état où les jette le désir de se faire un nom et "d'acquérir pour l'éternité une gloire immortelle <sup>13</sup>" ».

Les modèles identificatoires de l'époque et jusqu'aux plus sublimes sacrifices, Alceste se substituant à son époux dans l'au-delà, Achille acceptant un destin funeste pour venger son amant, paraissent suspects à Diotime. La cause du désir est pour elle entendue : « C'est l'immortalité qu'aiment les humains. » Le philosophe ne fait d'ailleurs pas exception. La différence tient uniquement au chemin suivi : si l'ambition est mirage d'éternité, la procréation en constitue le moyen terrestre et la philosophie la voie royale.

Remarquons, au passage, le caractère bien peu féminin, encore moins féministe, d'une telle parole de « femme », future promue au rang de patrimoine de la pensée humaine. Dans cette harmonieuse vision du monde, en effet, le désir dont il est question est celui des hommes, exclusivement, tandis qu'aux femmes se trouve discrètement dévolue la fonction d'ouvrières dans la ruche, à l'exception de quelques savantes Diotime, nom dont il faut rappeler la signification : honorant Zeus. Mère ou vestale ? Pénélope ou Antigone ? La moderne cause de la philosophie s'estompe, ici, laissant place à celui qui assurait n'avoir pris pour épouse la mégère Xanthippe qu'en vue de s'endurcir à la tolérance de l'autre.

Le constat a quelque chose de décourageant, et pas seulement sur le plan de l'égalité des sexes, puisque l'énigme en émerge un peu plus opaque : ce discours si largement inscrit dans l'ordre phallique, pourquoi le tenir sous le nom de Diotime ? On se découragerait presque si un phénomène ne venait attirer notre attention. Immédiatement après la débâcle du poète Agathon, alors que tout semble prêt pour

13. Platon (428-347 av. J.-C.), *Le banquet*, Paris, Rivages poche, 2005, p. 110.

l'étape suivante, Socrate retarde un instant les choses. De façon étonnante, cette reddition ne lui suffit pas. Il renchérit. Enfonce le clou. Avant d'en appeler à la dame de Mantinée, il lui faut placer une ultime réplique.

S'agit-il d'obtenir une victoire rhétorique totale, à la façon d'un quelconque sophiste ? L'enjeu serait plutôt de ne pas se tromper quant au vainqueur. Et l'on se demande s'il convient encore de la nommer Diotime, cette « étrangère » devant laquelle Socrate s'efface en ces termes du *Banquet* : « Oh non, très aimable Agathon, il n'est pas difficile de s'opposer à Socrate. Ce contre quoi tu n'es pas de taille, c'est : la vérité <sup>14</sup>. »

La vérité. Tout au long de ce dialogue, tout au long de sa vie, fil conducteur du philosophe athénien et de son étrange *atopia*, « daimon <sup>15</sup> » dont la voix providentielle le détourne de l'erreur. La vérité : cet objet-là n'aurait-il pas, bien plus que le thème de l'amour, quelque rapport avec l'énigme Diotime ?

Quoi qu'il en soit, cette vérité-Diotime, l'ambition comme mobile du désir, se montre diablement plausible à ce « *Sumposion* ». Ne résonne-t-elle pas comme une évidence au moment où se prépare l'entrée de celui dont aucun contemporain n'ignore la geste scandaleuse, l'homme dont Plutarque écrira quelques siècles plus tard : « Mais entre toutes ces passions ardentes auxquelles son âme était en proie, la plus violente était son désir de vaincre et de primer partout <sup>16</sup>. . . ? »

Scellant le pacte où l'étrangère et son illustre disciple trouvent, sous la plume de Platon, leur raison d'être, la fin du texte nous invite à une sorte d'exercice pratique concernant cette vérité. Aux paroles enflammées d'Alcibiade, à son désir à lui d'*in vino veritas*, Socrate oppose alors la douche froide

14. Platon (428-347 av. J.-C.), *Le banquet*, *ibid.*, p. 96.

15. « Démon » en grec.

16. Plutarque (45-127 ap. J.-C.), *Vies parallèles*, Paris, GF-Flammarion, 1995, p. 194.





qu'aux yeux de la postérité. Que dira-t-on, alors, de celui qui, en 399 avant notre ère, posa un acte dont l'Histoire résonne encore ? Celui qui, à l'encontre d'un pouvoir discrètement favorable à l'exil, faisant fi de l'invitation à fuir de ses amis, décida avec superbe de mourir, c'est-à-dire de vivre éternellement pour la cause de son objet-vérité.

« La vérité comme cause, allez-vous, psychanalystes, refuser d'en assumer la question, quand c'est de là que s'est levée votre carrière <sup>20</sup> ? » écrit Lacan en 1966. Cette question, Socrate ne la refuse pas. Il ne l'accepte pas non plus : il l'incarne obscurément. Mais, invoquant à ce *Banquet* la vérité sur l'amour, c'est le transfert qui vient. Le transfert et son objet inconnu, déroutant, son objet ratage qu'il convient d'obturer par un autre objet. Ne serait-ce pas la raison pour laquelle le philosophe en appelle à la rassurante vérité-Diotime ? Esquive de l'inconscient plutôt que limite de méthode. Plutôt que *fading*, colmatage in extremis du *fading*. Car s'il va jusqu'à changer de nom, jusqu'à pointer quelque chose de la division du sujet en se faisant femme, étrangère d'une ville écartelée <sup>21</sup>, le maître, lui, demeure aux commandes du discours.

« Il faut en effet, Athéniens, que je vous dise la vérité <sup>22</sup> » déclare Socrate à ses juges, dix-sept ans plus tard. Ce que nous enseignons aujourd'hui la psychanalyse, c'est, cette vérité, de la remettre à sa place. Une place phallique où la carrière du psychanalyste frémit mais, en tant que carrière, s'achève. Une place où le divin daimon se fait simple « gnomon <sup>23</sup> » à entendre. Ici, la philosophie attend Freud et annonce Lacan. La vérité Diotime-Socrate ? A(théniens), il faut que je vous *dise*.

20. J. Lacan, 1966, *La science et la vérité*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 349.

21. Les habitants de Mantinée avaient été dispersés par les Spartiates en 385 av. J.-C. Comme le pointent les commentateurs, et notamment Lacan, c'est à cet événement que fait allusion Aristophane, quelques pages auparavant, pour illustrer son mythe de la division des êtres.

22. Platon (428-347 av. J.-C.), *Apologie de Socrate*, Paris, Folio essais, 1985, p. 27.

23. « [...] ce gnomon qu'il (le sujet) érige à lui désigner à toute heure le point de vérité », J. Lacan, 1966, *La science et la vérité*, *op. cit.*, p. 357.